



Daniel FAÏTA

L'ergonomie comme « force de rappel »

Entretien^{©1} avec Jean-Claude Sperandio
(avril 2018)

Introduction

par Jean-Claude Sperandio

Avant de solliciter Daniel Faïta pour qu'il écrive son parcours professionnel, j'avais déjà pu apprécier plusieurs de ses publications, son chapitre « Théorie de l'activité langagière » dans le livre collectif dirigé par Bruno Maggi², mais aussi une analyse du travail de soudeurs dans l'industrie nucléaire³ et une autre sur les conducteurs de TGV à la SNCF⁴, dans lesquelles il utilise la méthode d'autoconfrontation. Plus récemment, en 2017, nous avons participé à un débat collectif interdisciplinaire, organisé par Bruno Maggi et Giovanni Rulli, sur la place de l'analyse du travail pour la prévention.⁵

L'exposé de son parcours, très résumé ci-après, montre un cheminement original, allant de la linguistique universitaire jusqu'aux sciences de l'éducation en passant par l'ergonomie et la clinique de l'activité. Linguiste, professeur des universités, il s'intéresse tout particulièrement à « l'activité langagière » des travailleurs : comment les travailleurs décrivent-ils leur propre travail, leur rapport aux règles et aux prescriptions qu'ils s'approprient ou transgressent, leur expérience qui façonne leur savoir-faire, ou encore leur inventivité, trop souvent sous-estimée, ce qu'ils disent ou ne disent pas, ce qu'ils ressentent, etc.

Le trait le plus original et innovant de l'œuvre de Faïta tient moins, me semble-t-il, au fait en lui-même d'analyser les verbalisations des travailleurs, ou à l'emploi de la méthode d'autoconfrontation, qu'à l'exploitation savante qu'il fait, - avec les ressources de la linguistique -, d'une analyse de l'activité langagière portée jusqu'aux dimensions collectives du travail, dans le but premier de l'améliorer, objectif peu commun chez les linguistes !

¹ **Cet entretien est une publication de la Commission Histoire de la Société d'Ergonomie de Langue française. Tout usage, citation ou publication de l'intégralité du texte ou d'un extrait doit porter la référence : Entretien de la SELF avec Daniel Faïta. mené en avril 2018 par Jean-Claude Sperandio. Source : site de la SELF. Lien : <https://ergonomie-self.org/wp-content/uploads/2018/07/Faïta-Daniel.pdf>**

² Faïta D. (2011). *Théorie de l'activité langagière*. in B. Maggi. *Interpréter l'agir : un défi théorique* : 41-67, Paris : Presses Universitaires de France.

³ Maggi B., Faïta D., Rulli G. (2014). *Le travail de soudure pour l'ingénierie / Il lavoro di saldatura per l'ingegneria nucleare*, <http://amsacta.cib.unibo.it>, Bologna: TAO Digital Library.

⁴ Faïta D. (1997). *La conduite de TGV : Exercices de styles*. Champs visuels, n° 6, pp. 122-129.

⁵ Faïta D. (2017). *Du point de vue de l'activité langagière*. in B. Maggi et G. Rulli, (Eds) *Debate on work analysis for prevention* : 69-83 / *Débat sur l'analyse du travail pour la prévention* : 74-88 / *Dibattito sull'analisi del lavoro per la prevenzione* : 71-84, <http://amsacta.cib.unibo.it>, Bologna: TAO Digital Library.

Ce type d'analyse apporte à « l'ergonomie de l'activité », ouverte à un large éventail de contenus, d'objectifs d'analyse, de modèles et de fondements théoriques, une contribution éclairante en plaçant le discours des « protagonistes du travail » au rang d'une activité pleine et entière, le langage étant « l'une des faces de l'activité de travail par laquelle il est possible d'accéder aux dimensions absentes, invisibles, passées... »

Le recueil des verbalisations des acteurs du travail, associé à une méthodologie d'observation indépendante est un élément classique de l'analyse du travail en ergonomie. La conjonction des deux approches est requise, puisque l'observation employée seule n'a qu'un pouvoir d'investigation limité, en particulier concernant la cognition et les sentiments, - plaisir ou souffrance au travail, en particulier -, et que le questionnement des acteurs à lui seul, ne suffit pas non plus à décrire le travail de façon sûre et complète. Toutefois, chaque analyste, selon sa sensibilité, donne un certain primat soit aux verbalisations des acteurs, soit aux observations indépendantes.

La méthode d'autoconfrontation, sur laquelle Faïta a écrit de nombreux textes, répond, au moins en partie, au souci de complémentarité et d'objectivité en associant l'enregistrement de données observables à une démarche explicative des acteurs (l'acteur lui-même et, en version croisée, l'un de ses pairs en plus). Des publications anciennes⁶ indiquent que cette méthode puissante était déjà employée en psychologie dans les années 50, puis en d'autres disciplines dont l'ergonomie, avant même l'invention de la vidéo et du numérique (ce qui n'empêche pas des auto-revendications d'invention plus récentes). La littérature ergonomique nous en fournit maints exemples selon diverses variantes qui se sont enrichies au fil du progrès des techniques d'enregistrement et de l'ingéniosité des utilisateurs. Avec des collègues, je l'ai moi-même employée dans le passé à plusieurs reprises (en version simple ou croisée), en situation réelle, simulée ou rejouée, pour l'étude des raisonnements en résolution de problèmes : contrôle de trafic aérien à la fin des années 60, diagnostic en contrôle de processus à la fin des années 80, conduite automobile et pilotage aérien au cours des années 90, et aussi pour le recueil d'expertise en Intelligence Artificielle jusqu'aux années 2000.

Faïta connaît bien cette méthode assez lourde et ne cache pas les difficultés de sa mise en œuvre, les limites et les contraintes⁷, notamment celle, essentielle, de la faire précéder d'un « long travail d'observation des situations et des milieux professionnels afin d'en produire des conceptions partagées avec les travailleurs »⁸.

Outre la compétence linguistique nécessaire à l'analyse de l'activité langagière elle-même, et de l'activité tout court qui en est l'aboutissement, le trait marquant du travail de Faïta tient aussi aux méta-analyses qu'il fait de ses propres analyses, et dans les liens qu'il établit avec d'autres approches, tout en restant lui-même autonome. Parmi ceux qui l'ont inspiré, il cite Schwartz, Maggi, Clot, et aussi plusieurs ergonomes avec lesquels il a travaillé, ainsi que d'autres collègues en France et à l'étranger. Il invoque également le psychologue Vygotski et le linguiste Bakhtine, qui fait figure de précurseur de la sociolinguistique.

Outre l'ergonomie, ses recherches se sont également insérées dans l'ergologie avec Yves Schwartz et dans la clinique de l'activité avec Yves Clot, chacun coopérant selon sa propre compétence disciplinaire. Concernant l'autoconfrontation, - dont l'emploi classique en ergonomie répond essentiellement, avec des objectifs divers, au souci d'accéder à ce qui n'est pas directement accessible au moyen de l'observation extérieure (raisonnements, traitements d'information, sentiments) -, elle est employée de façon militante en clinique de l'activité, comme un outil d'analyse collective partagée avec les opérateurs eux-mêmes, une « co-analyse

⁶ Boubée N. (2010). *La méthode de l'autoconfrontation : une méthode bien adaptée à l'investigation de l'activité de recherche d'information ?*, Études de communication, 35 | 47-6

⁷ Faïta D. et Vieira M. (2003). *Réflexions méthodologiques sur l'autoconfrontation croisée*. (Reflexões Metodológicas sobre a Autoconfrontação Cruzada). D.E.L.T.A. (19), 125-154

⁸ Clot Y., Faïta D., Fernandez G. et Scheller L. (2000). *Entretiens en autoconfrontation croisée : une méthode en clinique de l'activité*. PISTES, 2-1.

du travail étendue aux collectifs de travailleurs, qui seuls peuvent opérer des transformations durables de leur milieu de travail » (op. cit.). L'élargissement de l'analyse aux dimensions collectives du travail et à l'action est un positionnement épistémologique majeur chez ces auteurs : « Notre tâche, à la fois plus modeste et plus exigeante sur le plan scientifique, est de seconder leurs efforts pour élargir leur propre rayon d'action, c'est-à-dire le développement de leur activité qui est l'objet même de notre recherche » (ibid.).

Le parcours de Daniel Faïta a donc été marqué et enrichi par ses contacts et coopérations pluridisciplinaires. Lui-même s'inscrit dans plusieurs disciplines, ses recherches convergeant toujours vers le Travail, - ouvrier, technique ou autre, sans oublier l'enseignement -, dans le but premier de l'améliorer.

Je commencerai par m'excuser auprès du lecteur virtuel auquel je prêterai, pour la circonstance des considérations critiques qui sont en fait les miennes, de m'exprimer en première personne, après des décennies d'enseignement passées à le proscrire à mes élèves et étudiants. Il est malaisé de céder à cette contrainte, même si, en l'occurrence, il n'existe pas d'autre issue.

C'est que figurer parmi autant d'ergonomes et de spécialistes des sciences de l'action ne va pas de soi pour un linguiste généraliste, même si l'irruption de mes convictions philosophiques et citoyennes dans le cours de ma carrière est de nature à éclairer ce manque apparent de logique disciplinaire.

Né à Marseille en 1946, j'ai entrepris des études littéraires me conduisant tout droit à l'enseignement. C'est au hasard d'une rencontre avec ma future discipline de recherche, à l'occasion d'une épreuve complémentaire du cursus, que je dois d'avoir opéré une première bifurcation. L'initiation à la linguistique me fit considérer d'un autre œil la langue et le langage, que je voyais jusqu'alors sous l'angle de la norme, des codes divers régissant les usages, en bref de de l'ensemble des règles garantissant l'efficacité de la « fonction de communication » que tout désignait comme centrale.

Je m'en tiendrai là, pour évoquer à présent un deuxième changement d'orientation, non moins déterminant. Affecté en 1978 au Département de Linguistique générale de l'Université de Provence (Aix-Marseille I), je rencontrerai assez vite dans mon enseignement, comme dans mes recherches, les limites du modèle théorique en vigueur, le structuralisme, ainsi que de son avatar fonctionnaliste. Imbu de principes rigoureux, celui-ci conduisait à disqualifier tout « fait de langue » ne trouvant pas place dans le cadre strict des rapports distinctifs constituant le système intégré cher à la doctrine. Jointe à cela, la religion du « corpus », échantillon de paroles prélevées ou enregistrées en situations réelles, puis transcrites et analysées indépendamment des moments et circonstances de leur production - sans parler de l'histoire et des caractéristiques des sujets parlants concernés - acheva de m'éloigner de cette pratique théorique. Plus encore, une expérience simultanée de participation à une recherche Européenne ayant pour objet l'acquisition des langues en « milieu naturel » par des travailleurs migrants renforça cette prise de distance déjà largement dessinée. Sans mésestimer pour autant la qualité de l'organisation du projet, ni la compétence des chercheurs originaires de la plupart des pays européens participants, je considérais en effet comme singulièrement réductrice une démarche n'accordant aucun intérêt à la place et l'importance du travail (il s'agissait bien, cependant, de travailleurs migrants) dans le vécu de ces personnes, pas plus qu'aux relations avec les milieux sociaux rencontrés, dans les entreprises, sur les chantiers, les difficultés éprouvées pour s'approprier les savoirs, savoir-faire, les principes de l'efficacité, les règles de sécurité...

C'est dans ces dispositions d'esprit que je rencontrai en 1981 Yves Schwartz, alors en poste au Département de Philosophie de l'Université, avec lequel je partageais déjà des convictions et un engagement socioprofessionnel. Il me convainquit sans peine de mettre à profit l'existence à Aix-Marseille d'un centre de formation continue universitaire dynamique pour prendre une initiative particulièrement innovante, dans deux directions essentielles : mêler, dans le cadre d'une même action de formation deux publics ordinairement distincts, les étudiants « traditionnels » poursuivant un cursus de formation dans les différentes disciplines des Sciences Humaines, et des salariés en formation continue. Associer ensuite à cette même initiative des enseignants et intervenants représentatifs des différentes disciplines et milieux de recherche et d'intervention impliqués dans l'étude du travail, son organisation, ses transformations. Il s'agissait d'initier une véritable démarche pluridisciplinaire, orientée vers la réalisation d'un projet collectif, non de la juxtaposition formelle de contributions s'ignorant les unes les autres. Ce fut le début d'une expérience exaltante, au cours de laquelle s'opéra un brassage d'idées, d'expériences, et de connaissances sur le travail. Pour ma part, unique représentant de mon groupe de disciplines d'origine, je m'investis d'abord dans les modalités de recueil de la parole des travailleurs participants, ainsi que de la plupart des intervenants. Cela permit, au terme de la première année, de réaliser l'ouvrage collectif intitulé *L'Homme Producteur* (SCHWARTZ, Y. et FAÏTA, D., Paris, Editions Sociales, 1985). Des horizons nouveaux m'apparurent en matière de recherche, sous l'effet, principalement, de la variété des angles sous lesquels pouvaient être considérées les activités humaines, irréductibles à une seule dimension et par conséquent au produit d'une vision formelle et restreinte. La fertilité des échanges fut constante, et la pertinence de l'intervention ergonomique, personnifiée par Jacques DURAFFOURG constitua pour moi une révélation. Sa capacité à mettre en liens l'intimité des actes de travail et la dimension collective de celui-ci, comme à en inférer des hypothèses d'ordre général, me suggérèrent d'importantes révisions de mon point de vue. Plus encore la reconnaissance du travail vivant et la place de celui-ci dans l'existence humaine prirent sens pour moi. L'idée selon laquelle l'expérience du travail serait insubstituable, en même temps qu'elle rencontrerait les obstacles les plus sérieux sur le chemin de sa formalisation, de sa conceptualisation - écueil récurrent de la pratique ergonomique - m'ouvrit également des perspectives que je ne soupçonnais pas jusqu'alors. Ainsi que l'écrivaient DURAFFOURG et GUÉRIN à la même époque, il ne suffit pas pour connaître l'activité de travail en vue de contribuer à l'évolution des situations de « collecter le vécu », les interrogations directes ne permettant que d'obtenir des réponses limitées, très pauvres au regard de l'activité réelle (DURAFFOURG J., GUÉRIN F. (1984). « L'ergonome, les travailleurs et la connaissance du travail », *Société Française*, n°10, p.17-20). Ajoutant à cela la lecture d'un maximum de textes, dont l'ouvrage collectif *Comprendre le travail pour le transformer*, (GUÉRIN et al., 1991, ANACT) ainsi que les divers entretiens accordés par A.WISNER, je pus mesurer les lacunes affectant la problématique qui avait jusqu'alors été la mienne, sans sous-estimer les difficultés qui m'attendaient sur la voie d'une élaboration méthodologique à la hauteur des exigences.

D'abord créée sous la forme d'un Diplôme d'Université, notre formation fut habilitée en 1989 en tant que DESS d'Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail.

Toute cette période fut empreinte d'un dynamisme extraordinaire pour ce qui touchait aux questions du travail. J'en retirais un bénéfice intellectuel important, tout en participant à des activités de recherche et d'intervention au sein de plusieurs dispositifs pluridisciplinaires. Parmi ceux-ci, je citerai principalement le groupe « Langage et Travail », créé à l'initiative de linguistes et sociologues, comme, entre autres, Josiane BOUTET, Annie BORZEIX, etc. J'y fis la connaissance de François DANIELLOU, Christophe DEJOURS, et nos rencontres permettaient d'aborder les questions cruciales touchant de près au statut du langage, enfin désenclavé, et considéré comme dimension plénière des activités de travail. Des événements

ponctuels, sous la forme de rencontres ouvertes, fournissaient l'occasion de mettre en débat des problèmes nouveaux, dont les aspects « non dits » ou difficiles à dire du travail n'étaient pas les moindres. Les discussions qui nous ont réunis au cours de cette période ont fortement contribué à clarifier les présupposés respectifs et, me concernant, à consolider ma conception de la nécessaire coopération entre nos disciplines et principalement avec l'ergonomie. Cela devait se matérialiser plus tard par la création d'une équipe de recherche et d'une filière encore active aujourd'hui, que j'évoquerai plus loin.

Pour autant, des points d'achoppement persistaient dans mes relations avec l'ergonomie et les ergonomes. Lors d'interventions conjointes, certains persistaient à attendre de moi que je joue le rôle du supplétif, en quelque sorte, attendant que je vérifie dans les dimensions langagières et symboliques de l'activité, avec un outillage *ad hoc*, la validité des hypothèses et conclusions élaborées en analyse du travail « proprement dite » ! Outre qu'une telle position manifestait l'incapacité à solliciter efficacement l'expression des opérateurs dans le cadre de l'intervention ergonomique, je contestais cette vision des choses en faisant valoir avec insistance comment le langage, loin d'être seulement le contrepoint des activités productives, méritait d'être considéré, au minimum, en tant que l'une des facettes indissociables du travail, voire, on l'a déjà affirmé, une activité à part entière. Ces controverses me conduisaient à définir le langage au moins comme l'une des faces de l'activité de travail par laquelle il était possible d'accéder aux dimensions absentes, invisibles, passées... et futures de ce travail, mais surtout comme activité en soi ! C'est en effet le langage qui permet aux travailleurs de solliciter à tout instant les éléments nécessaires des connaissances et de l'expérience professionnelles, de confronter leurs actions à celles des autres, opérant sur le même objet, de valider l'efficacité ou la conformité des ces actions, la qualité des résultats obtenus. Je devais découvrir un peu plus tard, en étudiant l'activité des agents de conduite SNCF (voir ci-après) comment le langage - intérieur, la plupart du temps - constituait l'instrument essentiel des opérateurs considérés comme « solitaires » dans leur travail.

Chemin faisant, par conséquent, un dialogue étroit et permanent avec l'ergonomie, controverses comprises, devint la norme dans mes activités d'enseignement et de recherche. À égalité avec la psychologie du travail, que je fréquentais également en collaborant à plusieurs reprises avec Yves CLOT, elle m'aidait efficacement à appréhender les composantes fines des actes de travail, en même temps que les multiples facteurs de variabilité de ceux-ci. Grâce à cela, il me fut permis de dépasser le simple rapport de l'expression à la situation d'action dont la reconnaissance faisait figure d'innovation dans ma discipline d'origine.

À la fréquentation de DURAFORG et de WISNER (par personnes interposées), s'ajoutèrent donc les discussions épisodiques avec DANIELLOU, sans oublier certaines interventions au séminaire de François HUBAULT et la lecture suivie des articles de ce dernier. Sans exagération, j'insisterai sur le fait que l'ergonomie de l'activité était devenue, au fil des expériences, le contexte essentiel de mon travail de recherche - intervention. Car ce cheminement, depuis les exigences de l'enseignement de l'A.P.S.T. jusqu'aux sollicitations de milieux de travail variés - notamment syndicaux - m'avaient conduit à participer de nombreuses interventions en entreprises. L'une d'entre elles, au tout début, en 1988, m'avait permis d'inaugurer un mode nouveau de sollicitation de la parole des travailleurs. Notre équipe APST était intervenue auprès d'une coopérative (SCOP) produisant de petites pièces métallurgiques pour l'habillement, à la demande de celle-ci, dans le but d'optimiser la production. J'utilisai alors pour la première fois le procédé consistant à réaliser le film vidéo d'une séquence de travail, avant de proposer à l'opérateur concerné de dialoguer avec l'un des intervenants sur ce même film (D. FAÏTA, 1989, « Mondes du travail et pratiques langagières », *Langages* n°93). Ultérieurement, à l'occasion d'une étude beaucoup plus importante en réponse à la demande du C.C.E. de la SNCF, motivée par la série d'accidents ferroviaires dramatiques survenus dans les années 1990, il me fut permis d'analyser le travail des agents de conduite TGV du dépôt de

Lyon-Mouche. Parmi un collectif de plus grande ampleur, dirigé par Y. CLOT et moi-même, je faisais partie d'une sous - équipe comportant également l'ergonome B. PELLEGRIN et le réalisateur G. LAMBERT, se consacrant spécifiquement à la conduite du TGV. Nous nous concentrons, outre les accompagnements en cabine de conduite, au filmage de séquences d'activité sur des portions de lignes réputées difficiles, dans le but de faire exprimer leurs réflexions par les agents de conduite, et les façons dont ils concevaient la maîtrise des risques inhérents à leur travail. C'est pour outiller cette recherche, après avoir rencontré de multiples contradictions, que fut consolidée l'innovation méthodologique connue aujourd'hui sous le nom « d'autoconfrontation » (FAITA, D. 1997, « La conduite du TGV : exercices de style ». *Champs Visuels*, N°6, p.12-131).

Celle-ci constitue à mes yeux une bonne synthèse des démarches convergentes se donnant le travail comme objet de recherche, essentiellement entre l'ergonomie de l'activité et ce que je nommerai pour la circonstance la « science des activités langagières ». Il s'ensuivit de nombreuses collaborations, dont plusieurs interventions à des congrès de la SELF, qui ont fréquemment réactualisé cette relation dont le débouché final a été la création plus récente (2002) d'une équipe d'Ergonomie de l'Activité des Professionnels de l'Education (ERGAPE, EA 4671 ADEF. Aix-Marseille Université) dans laquelle j'ai pris toute ma part.

Avant toutefois de conclure à ce propos, je mentionnerai deux épisodes importants parmi ceux qui ont jalonné la trajectoire décrite ici. Ainsi que je l'ai mentionné plus haut, la dynamique impulsée par le développement des recherches pluridisciplinaires sur le travail, le rapprochement des sciences humaines et des sciences de l'action, en particulier l'ergonomie, ont occasionné énormément de rencontres et de confrontations, au cours des années 1990 - 2000. Ainsi, la coexistence de mes activités au sein de l'équipe APST et du réseau « Langage et Travail » (devenu GDR - CNRS), m'ont valu de faire la connaissance de nombreux chercheurs et chercheuses étrangers. Je fus invité dès 1993 par des collègues brésiliens, rencontrés auparavant à Paris, désireux de s'associer à notre démarche. Cela aboutit à des accords internationaux successifs, dont un projet CAPES - COFECUB dont j'ai assumé la co-responsabilité (pour la partie française) durant trois ans (1994 - 1997). Parmi plusieurs composantes universitaires, y participaient des ergonomes de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro (dont Véra FEITOSA, Francisco DUARTE...) avec lesquels j'avais déjà noué des relations fructueuses. À ce jour, ces échanges n'ont jamais cessé, et se sont même développés, jusqu'à la réalisation en 2013-2015 d'un projet A.U.F. (Agence Universitaire pour la Francophonie). Les nombreuses missions que j'effectue encore au Brésil visent à initier, avec les partenaires qui en expriment le désir, la mise en route d'une démarche ergonomique appliquée au travail éducatif.

Enfin, parmi toutes les rencontres stimulantes, j'accorderai une place particulière à celle de Bruno MAGGI, grâce à qui les questions relatives à l'organisation, auxquelles je ne faisais de longue date que des références de pure forme, ont pris une importance de premier plan dans ma vision des problèmes du travail. B. MAGGI avait manifesté très tôt son intérêt pour la création de l'A.P.S.T. à Aix en Provence, par Y. SCHWARTZ, B. VUILLON et moi-même. Mais c'est après mon élection à l'I.U.F.M. d'Aix-Marseille que s'est instaurée entre nous une véritable coopération. Celle-ci donna lieu en 2006 à un séminaire commun, dont rend compte le livre *Un débat en analyse du travail*, paru en 2007 chez Octarès. Depuis lors, que ce soit à l'occasion de séminaires ou d'interventions réalisées en commun, une confrontation méthodologique fructueuse s'est poursuivie, soutenue par ce postulat partagé : les opérateurs sont bien les premiers experts des situations de travail dans lesquelles ils s'investissent, et aucune autre expertise, surtout extérieure, n'est en mesure de faire l'économie de leur implication dans le travail de connaissance.

Je conclurai enfin ce parcours en mentionnant l'expérience en cours, à laquelle j'ai apporté ma contribution dès mon affectation à l'École Supérieure du Professorat et de l'Éducation (ex

IUFM). Associé en cela à deux autres collègues enseignants-chercheurs en Sciences de l'Éducation, j'ai participé à l'essor d'une conception encore balbutiante de l'enseignement comme travail. Partageant la conviction que les connaissances scientifiques se montraient inopérantes dans leur application directe à la transformation positive des situations d'action éducatives, nous avons fait avancer l'idée suivant laquelle ces dernières constituaient d'abord de véritables situations de travail. Loin de se limiter au processus de transmission de savoirs, elles mettent en jeu, de la part des professionnels, des connaissances diversifiées, une véritable expérience professionnelle, ainsi que la maîtrise d'outils et de techniques. Nous avons donc démontré la nécessité de proposer et impulser une approche prenant d'abord en considération le travail éducatif et les métiers constitués dans cet univers d'activité, en nous inspirant des sciences du travail et nous référant à l'ergonomie de l'activité. Cela nous a conduit à la création de l'équipe de recherche mentionnée ci-dessus, à l'actif de laquelle on peut porter aujourd'hui de nombreux articles, thèses, ouvrages, et une audience non négligeable.

Ce dernier épisode de ma carrière me paraît concentrer tous les acquis d'une démarche redevable aux convictions pluridisciplinaire qui l'ont guidée. L'approfondissement de la réflexion méthodologique, condition *sine qua non* de la cohérence des efforts respectifs des chercheurs et opérateurs agissant en partenariat, en est l'expression la plus évidente. Il s'agit là, sans conteste, de la conséquence du chemin parcouru avec l'ergonomie comme référence constante dans l'abord et le traitement du travail considéré dans sa réalité. Je résumerai cela en rappelant cette préconisation de WISNER, formulée en 1995 : toujours choisir la difficulté comme porte d'entrée dans la connaissance.

*Entretien mené par Jean-Claude Sperandio par échanges de courriels entre janvier et avril 2018.
Validation finale le 15 avril 2018.*

Postface de Bruno Maggi, ancien professeur à l'Université de Bologne

Ma première rencontre avec Daniel Faïta – première d'une longue série qui a nourri une collaboration et une amitié toujours croissantes – remonte à 1990. J'avais alors décidé de consacrer une année sabbatique à la connaissance directe des laboratoires et des centres de recherche de sociologie du travail et d'ergonomie en France, et dans les milieux francophones hors France. C'est dans cette occasion que j'ai appris l'existence d'un groupe de recherche à Aix-en-Provence, non spécifiquement ergonomique mais proche de l'ergonomie, dont la démarche singulière pouvait m'intéresser. En effet mon but était alors d'enrichir mes réflexions sur l'analyse du travail dans tous ses aspects. Je me suis donc rendu à Aix, où j'ai fait la connaissance de l'Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail (APST), fondée depuis peu de temps par un philosophe, Yves Schwartz, un linguiste, Daniel Faïta, et un sociologue, Bernard Vuillon.

La démarche de l'APST visait la « coopération intellectuelle » entre travailleurs et chercheurs à la fois dans les parcours d'enseignement et dans la compréhension du travail et de ses transformations⁹. Cela m'intéressait, tout comme l'engagement pluridisciplinaire, sans être totalement nouveau pour moi. En revanche, je fus réellement étonné par la découverte de la contribution d'un linguiste à l'analyse du travail. Lorsque Daniel Faïta nous dit que c'est dans le travail que « le rôle du langage, instrument d'échange, de médiation et d'action se manifeste avec le plus de netteté »¹⁰, et que donc les situations de travail sont un terrain privilégié d'étude pour le linguiste, bien que cela ne paraisse pas partagé en linguistique, du

⁹ Comme on peut le lire dans l'ouvrage collectif et pluridisciplinaire *L'Homme producteurs*, dirigé par Y. Schwartz et D. Faïta (Paris : Messidor, 1985), qui a précédé l'institution de l'APST à l'Université de Provence, en indiquant le programme.

¹⁰ Faïta D., 2013, *Langage et travail / Linguaggio e lavoro*: 6, <http://amsacta.cib.unibo.it>, Bologna: TAO Digital Library.

moins selon la connaissance diffusée du domaine, on peut être facilement convaincu. Mais c'est encore autre chose d'assister à la construction d'une théorie de l'activité langagière, de la méthodologie qui en dérive, et de sa mise en œuvre dans différentes réalités de travail : c'est là le grand mérite de Daniel Faïta, et la contribution qu'il nous a offerte au cours des trois dernières décennies.

Bien évidemment je ne me permets pas de traiter de la théorie proposée par Daniel Faïta, dans la mesure où sa discipline m'est en grande partie étrangère. Je voudrais, par contre, expliciter les aides que les collaborations avec lui ont apporté à mes réflexions en méthodologie des sciences sociales, qui est l'un de mes champs d'intérêt et d'enseignement. Qu'il me soit permis, à cette fin, d'évoquer deux ouvrages communs.

*À la suite d'un séminaire à Aix-en Provence en 2005, nous avons présenté la discussion qui s'était tenue dans un ouvrage écrit sous forme dialogique (*Un débat en analyse du travail*, Toulouse : Octarès, 2007). Partant d'un essai de mise en œuvre de nos deux méthodes dans la même recherche, nous avons discuté de leur synergie possible, ce qui avait permis l'émergence de plusieurs autres questions propres aux démarches en analyse du travail. Il nous a donc semblé utile de faire connaître ce débat, notamment aux jeunes chercheurs.*

Différentes méthodes ne sont compatibles que s'il y a compatibilité entre les présupposés épistémologiques des théories dont les méthodes dérivent. La réflexion que cela implique fait alors apparaître très clairement des distinctions capitales : d'un côté entre le plan théorique et l'orientation épistémologique, et de l'autre côté entre la méthode et les instruments de recherche. Daniel Faïta, s'inspirant essentiellement de la théorie du dialogue de Bakhtine, considère essentiel de prendre ses distances avec les approches des discours « au » travail et « sur » le travail, propres à de nombreuses démarches, sans considérer le langage comme une activité indissociable de l'activité de travail proprement dite. Il se propose d'accéder en premier lieu au discours du travail : son but est de donner la parole au travail. Sa théorie est donc une théorie de l'activité langagière portant sur l'activité de travail. Et la méthode qui en dérive, c'est-à-dire l'ensemble des critères que la théorie offre pour observer et interpréter l'objet qu'elle vise, permet de déceler et comprendre avec le travailleur cette « activité sur son activité ».

On ne peut pas confondre alors la méthode avec l'instrument (l'« outil ») de recherche qu'elle utilise, qui est dans ce cas une forme d'auto-confrontation¹¹. Tout instrument de recherche (fut-il une forme d'observation, d'entretien, d'analyse de documents..., ou d'auto-confrontation) peut être utilisé par des méthodes très différentes, au service de théories différentes.

*Le rapport entre le plan théorique et le plan épistémologique est le thème majeur d'un ouvrage plus récent que j'ai dirigé, auquel m'ont fait l'honneur de participer Daniel Faïta, Yves Clot et Gilbert de Terssac, avec une dizaine d'autres chercheurs plus jeunes (*Interpréter l'agir : un défi théorique*, Paris : PUF, 2011). Les buts de cet ouvrage sont, d'une part, de mettre en évidence l'inconsistance de l'opposition entre théories de l'activité et théories de l'action, et d'autre part, de montrer que plusieurs théories, anciennes et contemporaines, surmontent l'opposition entre objectivisme et subjectivisme et les dilemmes qui en découlent.*

Les auteurs de l'ouvrage présentent leur théorie chacun dans le bref espace d'un chapitre - ce qui constitue, par ailleurs, un bon point de départ pour connaître l'« activité langagière » de Daniel Faïta, la « clinique de l'activité » d'Yves Clot, ou le « travail d'organisation » de Gilbert de Terssac. Ces exemples de constructions théoriques nous aident à comprendre que des théories de l'activité et des théories de l'action peuvent être entre elles compatibles, du fait que sont compatibles leurs orientations épistémologiques, tandis que des

¹¹ Daniel Faïta a présenté sa méthode et son utilisation particulière de l'instrument de l'auto-confrontation dans deux articles dès le début de sa démarche en analyse du travail : Faïta. D., 1989, Modes du travail et pratiques langagières, *Langages*, 24, 93 : 110-123 ; Faïta D., 1995, Dialogue entre expert et opérateur : contribution à la connaissance de l'activité par l'analyse des pratiques langagières, *Connexions*, 65 : 77-98.

théories de l'activité peuvent totalement s'opposer, ainsi de même que des théories de l'action. Il s'agit bien évidemment d'un sujet sur lequel l'ergonomie devrait beaucoup réfléchir, et non seulement l'ergonomie mais toute approche qui attribue au concept d'« activité » une importance cruciale.

Les théories présentées dans l'ouvrage s'orientent, par différents chemins, vers la voie épistémologique qui surmonte l'opposition entre objectivisme et subjectivisme, la plus dangereuse, comme le dit Bourdieu, parmi celle qui traversent les sciences humaines et sociales. Le « débat sur les méthodes » (Methodenstreit) qui s'est développé en Europe entre la fin du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème}, et qui représente le plus haut échelon de la réflexion épistémologique concernant ces sciences, constitue la référence majeure pour faire face à cette question capitale, et donc tout chercheur des disciplines concernées (économiste, juriste, historien, politologue, sociologue, psychologue, etc.) devrait en avoir bonne connaissance.

Voilà des nombreux aspects de l'apport de Daniel Faïta dont l'ergonomie peut apprendre beaucoup. De ma part, un grand merci, Daniel, pour l'enseignement sur le plan théorique et pour l'aide à ma réflexion sur le plan méthodologique.

(Milan et Bologne, juin 2018)